

Recension : Alain Roux, « Le singe et le tigre : Mao, un destin chinois »

dimanche 25 mars 2018, par [BIANCO lucien](#) (Date de rédaction antérieure : 30 mars 2011).

Comptes-rendus de lecture : Alain Roux, *Le singe et le tigre : Mao, un destin chinois*, Paris, Larousse 2009, 1127 p.

Nous disposons désormais d'une monumentale biographie de Mao en français : 900 pages de texte et 200 pages de notes ! Cette somme n'est pas seulement très détaillée, elle est fiable, généralement exacte et toujours impartiale. Dès l'introduction (p. 9), Alain Roux prévient le lecteur : l'auteur d'une biographie doit éprouver une certaine empathie avec son personnage. Fort heureusement, cette empathie se manifeste surtout, de façon très discrète, à la dernière ligne du livre, au terme d'une longue ascèse professionnelle, le moment venu de laisser parler l'homme derrière le biographe. Tout au long du livre, Roux n'épargne guère Mao, à juste titre. Il cherche à le comprendre, explique ses motivations, mais conclut ensuite de façon objective : ses jugements sont mesurés et bien argumentés. Conclusion de Roux : Mao n'est pas un vulgaire tyran, mais un utopiste qui prétend faire le bonheur des hommes sans leur demander leur avis. Comme il ne remet jamais en question ses illusions et ne reconnaît pas ses torts, il finit par devenir une véritable calamité. Le système léniniste aidant, qui confère un pouvoir absolu au numéro un, il faudra attendre sa mort tardive pour que la Chine et le peuple chinois puissent enfin renaître... et la révolution chinoise rebondir, fût-ce en se reniant.

Très détaillée, la table des matières permet aisément de se reporter à tel ou tel passage pour vérifier un épisode, un thème, une date non seulement de la vie de Mao, mais aussi de l'histoire du communisme chinois et de la République populaire jusqu'en 1976. Trois grandes parties : l'adolescent et le jeune rebelle, jusqu'aux Jinggangshan (fin 1927) ; le révolutionnaire (1927-1945) ; le despote enfin, de 1945 à 1976. Avoir placé la seconde grande coupure à la fin de la Seconde Guerre mondiale et non en 1949 ne me choque pas, car Mao jouit d'un pouvoir despotique à Yan'an dès les années 1940. Les deux dernières parties commencent (p. 221-222 et 484) par un résumé clair des étapes qui vont suivre. De même, en tête de certains chapitres (par exemple chapitre 9, p. 384, chapitre 12, p. 534 et chapitre 13, p. 597), une ou deux pages fort éclairantes annoncent les thèmes principaux qui vont être développés dans les 50 pages qui suivent. Parfois, c'est au contraire la conclusion (chapitre 6, p. 275) qui dégage l'essentiel avec vigueur : « en l'espace de trois ans (des Jinggangshan à la sanglante répression de la mutinerie de Futian), la mue s'achève qui a fait d'un intellectuel engagé en politique pour libérer les opprimés et affranchir son pays de l'oppression des grandes puissances un chef de guerre rusé et cruel, jugeant que la fin justifie les moyens ».

Je ne résiste pas au plaisir d'extraire un florilège de citations de Mao, les unes connues, les autres de pures trouvailles. En 1919 il écrit dans son journal : « il existe un parti extrémiste de la violence. Le chef du Parti est un certain Marx, né en Allemagne » (p. 70). L'année suivante, il se convertit au fédéralisme : la République du Hunan est « la seule solution pour sauver la Chine » (p. 86), ce qui ne l'empêche pas d'affirmer trois ans plus tard : « nous nous sommes toujours opposés à une fédération de provinces autonomes » (p. 130), première crise d'amnésie politique, commente sobrement Roux. Le nationaliste devenu fédéraliste, puis militant communiste discipliné masque sa brutale évolution.

Autre contradiction à quelques années d'intervalle, qui s'explique cette fois moins par un diktat du Parti que par l'expérience et la réflexion personnelle : en 1930, il met en garde contre les déclassés (le *Lumpenproletariat* de Marx), « gens dangereux, prêts à se vendre aux classes dirigeantes », alors qu'il louait leurs capacités militaires et leur capacités révolutionnaires dans la fameuse « Analyse des classes de la société rurale » en 1926 (p. 264-65). Des contradictions, on en relèvera bien d'autres et de plus funestes, par exemple en pleine famine du Grand Bond (p. 643-45 et *passim*) où des éclairs de lucidité l'abattent avant qu'il ne retombe dans ses illusions et s'y cramponne, au grand dam de dizaines de millions d'affamés. Lorsque la famine s'aggrave entre 1959 et 1961, Roux diagnostique à juste titre une cécité volontaire (p. 675) chez un dirigeant prévenu dès septembre 1958 que 500 personnes sont mortes de faim dans le nord de l'Anhui (p. 640-41).

On bute constamment sur cette énigme : plus clairvoyant en maintes circonstances que ses camarades ou collègues, le même homme est sujet à des égarements qu'une pincée de bon sens, de doute ou de modestie eût suffi à prévenir. On est tenté de conclure à la fois que ses qualités (et pas seulement ses intrigues et ses ruses) l'ont imposé comme chef et qu'il eût mieux valu que n'importe quel pragmatiste aux idées courtes tînt la barre du gouvernail au lieu de cet hurluberlu érigé en Grand Timonier. À une réserve près et de taille : le pouvoir absolu aurait pu égayer aussi bien le plus solide des pragmatistes. Car enfin la stratégie paysanne c'est lui, de même que la conscience précoce de la nécessité d'avoir une armée (p. 194-95), la création de bases régionales autonomes ou encore le choix égoïste et fécond de combattre mollement les Japonais en préservant ses forces pour l'explication décisive avec le Kuomintang. Et c'est le patriote Peng Dehuai, cent fois plus sympathique que lui, qui lance l'Offensive des Cent Régiments (août 1940), au risque de déclencher une contre-offensive japonaise désastreuse (p. 416-17). Sur les désastres provoqués avec constance par Mao de 1955 à 1976, je ne ferai pas l'injure aux lecteurs de cette revue de citer le moindre exemple.

Ce qui, en revanche, ne fait pas mystère, c'est qu'on l'ait laissé faire. Que Mao compte sur l'enthousiasme des masses populaires (que se gardaient bien de postuler Lénine et Staline) pour atteindre les objectifs irréalisables fixés par le démiurge (p. 561 et 577-78), tout en opposant une fin de non-recevoir brutale à leurs aspirations (« les paysans veulent la liberté, nous le socialisme ») continue de nous renvoyer aux contradictions du personnage. En revanche, le ralliement piteux des oligarques au Chef omnipotent, qu'ils fassent sauter la dernière digue contre les dérapages utopistes (à Nanning en janvier 1958, p. 622) ou qu'ils accablent (l'année suivante à Lushan, p. 667) Peng Dehuai coupable d'avoir dit ce qu'ils pensent tous, le système suffit à en rendre compte. Cette fois, pour le coup, c'est bien Lénine le responsable, nul besoin d'incriminer les idiosyncrasies de notre personnage. C'est encore ce même système qui fait fonctionner le piège déjà à l'œuvre en Union soviétique en 1929-30 : « les cadres locaux et régionaux, promus davantage pour leur docilité politique que pour leurs compétences gestionnaires et leur lucidité, vont commencer dès la mi-mai (1958) à rivaliser à qui bondira en avant plus vite et plus haut » (p. 627-28). Ce même système qui détermine la façon dont se prennent les tournants décisifs : le 26 août 1967 entre deux et trois heures du matin (on sait que l'horloge biologique de Mao le maintient éveillé une bonne partie de la nuit), il dicte : « Wang Li (accueilli en héros à son retour de Wuhan le mois précédent) Guan Feng et Qi Benyu ruinent la Grande Révolution culturelle et ne sont pas de bonnes personnes » (p. 793). La source de toute vérité s'étant prononcée, la rupture avec les maoïstes radicaux (ceux qui ne renient pas l'enseignement claironné par l'oracle l'année précédente) est consommée et la « Grande Révolution culturelle » suivra désormais un cours tout différent.

Le système le perpétue au pouvoir malgré ses bourdes, son aveuglement et son entêtement, mais les différences - accessoires - avec le stalinisme sont bien à lui. Alain Roux les résume fort bien lorsqu'il conclut à l'échec de « la variante populiste du social-étatisme soviétique » (p. 813).

Mes réserves, car j'en ai tout de même, n'entament pas la solidité du livre. Un certain nombre

d'inexactitudes concernant des détails, jamais le fond : Peng Pai n'était pas exactement d'origine paysanne comme Mao (c'était le rejeton d'une très riche famille de propriétaires fonciers) ; Mao n'a pu rencontrer Robert Payne à Yan'an au printemps 1949 parce qu'il n'y était plus à cette date ; les interviews de Peng Shuzhi par Chen Ying-hsiang, Claude Cadart et moi-même ne datent pas de 1983, année de la mort de Peng, mais de 1969-1970. D'autres inexactitudes sont internes au texte : Mao n'a pas pu commenter le 1^{er} novembre 1919 le suicide de M^{lle} Zhao, survenu le 14 ; arrêté le 12 septembre 1927, Mao n'a pu s'enfuir puis rejoindre sa « troupe » au terme d'une marche harassante le 10 septembre ; Luo Ruiqing tente de se suicider le 18 mars 1966, ce qui est exact, mais le traitement qui cause ce suicide ne peut avoir commencé le 4 avril. Le contenu de quelques paragraphes (par exemple p. 499-502 et 786-89) ne correspond pas au titre annoncé. Les répétitions sont assez nombreuses, les références parfois mal indiquées, voire pas indiquées du tout. Il eût été plus commode d'avoir des notes numérotées par chapitre (on compte jusqu'à 1 262 notes pour la troisième partie) et le chapitre 3 récolte 12 notes qui appartiennent au chapitre 2 (p. 918-19), avant d'être amputé de 15 notes attribuées au chapitre 4 (p. 927-28). L'éditeur est peut-être responsable de ces menues erreurs, de même que de certaines transcriptions erronées, fautes d'orthographe et coquilles (Freud pour Friend à la page 917).

J'ai beau relever erreurs de détails et imperfections techniques (largement compensées par une documentation exhaustive), je serai bien aise de me reporter au Roux chaque fois que j'aurai besoin de vérifier tel ou tel point de l'histoire de la RPC ou de démêler les motivations de Mao en telle ou telle circonstance : c'est d'ores et déjà un des rares livres indispensables aux praticiens de notre discipline. Le lecteur non prévenu, en revanche, risque d'être un peu découragé par la kyrielle de faits, bien que, je le répète, les introductions aux différentes parties le guident d'une main sûre.

Lucien Bianco

P.-S.

* p. 96-97 :

<http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/5811>

Bibliographical reference

Lucien Bianco, « Alain Roux, Le singe et le tigre : Mao, un destin chinois », Perspectives chinoises, 2011/1 | 2011, 96-97.

Electronic reference

Lucien Bianco, « Alain Roux, Le singe et le tigre : Mao, un destin chinois », Perspectives chinoises [Online], 2011/1 | 2011, Online since 30 March 2011, connection on 25 March 2018. URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/5811s>